

FIDÉLITÉ PRÉSENTE

GÉRARD **DEPARDIEU** EDOUARD **BAER** GUILLAUME **GALLIENNE** VINCENT **LACOSTE** VALÉRIE **LEMERCIER**

FABRICE **LUCHINI** CATHERINE **DENEUVE** CHARLOTTE **LE BON** BOULI **LANNERS** et DANY **BOON**

Astérix & Obélix
AU SERVICE DE SA MAJESTÉ

UN FILM DE
LAURENT TIRARD

D'APRÈS L'ŒUVRE DE
RENÉ GOSCINNY ET D'**ALBERT UDERZO**

SCÉNARIO **LAURENT TIRARD**
ET **GRÉGOIRE VIGNERON**

DROITS D'ADAPTATION : LES ÉDITIONS ALBERT RENÉ



SORTIE LE 17 OCTOBRE

DURÉE : 1H49 - IMAGE : SCOPE / SON : DOLBY DIGITAL



**LES PHOTOS ET LE DOSSIER DE PRESSE
SONT TÉLÉCHARGEABLES SUR LE SITE DU FILM
WWW.ASTERIXETOBELIX4-LEFILM.COM/PRESSE**

WILD BUNCH DISTRIBUTION
108, rue Vieille du Temple - 75003 Paris
Tél. : 01 53 10 42 50
distribution@wildbunch.eu - www.wildbunch-distribution.com

RELATIONS PRESSE
BCG PRESSE
23, rue Malar - 75007 Paris
Tél. : 01 45 51 13 00 - bcgpresse@wanadoo.fr

SYNOPSIS

50 avant Jésus-Christ. César a soif de conquêtes. À la tête de ses glorieuses légions il décide d'envahir cette île située aux limites du monde connu, ce pays mystérieux appelé Britannia, la Bretagne.

La victoire est rapide et totale. Enfin… presque. Un petit village breton parvient à lui résister, mais ses forces faiblissent. Cordelia, la Reine des Bretons, décide donc d'envoyer son plus fidèle officier, Jolitorax, chercher de l'aide en Gaule, auprès d'un autre petit village, connu pour son opiniâtre résistance aux Romains…

Dans le village gaulois en question, Astérix et Obélix sont déjà bien occupés. Le chef leur a en effet confié son neveu Goudurix, une jeune tête à claques fraîchement débarquée de Lutèce, dont ils sont censés faire un homme. Et c'est loin d'être gagné.

Quand Jolitorax arrive pour demander de l'aide, on décide de lui confier un tonneau de potion magique, et de le faire escorter par Astérix et Obélix, mais aussi Goudurix, car ce voyage semble une excellente occasion pour parfaire son éducation. Malheureusement, rien ne va se passer comme prévu…



LES PERSONNAGES

LES GAULOIS

ASTÉRIX, OBÉLIX & IDÉFIX

Astérix, le héros de ces aventures, guerrier à l'esprit malin, à l'intelligence vive, se voit confier, sans hésitation, les missions les plus périlleuses. Obélix est l'inséparable ami d'Astérix. Livreur de menhirs de son état, grand amateur de sangliers et de belles bagarres, il est prêt à tout abandonner pour suivre Astérix dans une nouvelle aventure. Tous deux sont accompagnés par Idéfix, le seul chien écologiste connu, qui hurle de désespoir quand on abat un arbre.

GOUDURIX

Goudurix, jeune lutécien dans le vent, barde et poète à ses heures, n'oubliera pas son séjour en Bretagne, qui contribuera à faire de lui un homme.

LES ROMAINS

JULES CÉSAR

Jules César, général en chef des Romains, est l'auteur des Commentaires sur la Guerre des Gaules. Ses commentaires sur Astérix, moins connus, sont plus vifs de ton.

MÉGACURSUS

Jeune aide de camp fraîchement intégré à l'état-major de Jules César, Mégacursus est ambitieux. Rêvant de gloire et de fortune, il souffle une idée audacieuse : enrôler les terribles guerriers normands pour vaincre la résistance bretonne. Bientôt, c'est lui qui perd le Nord…

LES BRETONS

CORDELIA

Tous les jours, à cinq heures de l'après-midi, Cordelia, Reine de Bretagne, interrompt ses activités pour boire une tasse d'eau chaude. Et rien ne saurait empêcher le respect de cette tradition, pas même les armées romaines qui assiègent son village d'irréductibles Bretons !

JOLITORAX, OPHÉLIA & MISS MACINTOSH

Sir Jolitorax, gentilhomme breton dans la plus pure tradition, vient au secours de sa Majesté Cordelia, Reine de Bretagne. Afin de repousser les légions de Jules César, il part incognito en Gaule pour demander de la potion magique à Astérix et ses amis.
Sublime jeune femme résidant à Londinium, capitale de Bretagne, Ophélia est la fiancée de Jolitorax. Mais ça ne se voit pas beaucoup, car le gentilhomme s'en tient à une conversation mondaine, toute en retenue. Secrètement, Ophélia espère une déclaration enflammée témoignant d'une passion dévorante…
Miss Macintosh, sévère et austère gouvernante d'Ophélia, veille au respect de la bienséance à la bretonne. Au point de tenter de faire d'Obélix un authentique gentilhomme digne des meilleurs sujets de la Reine. Farpaitement !



LES NORMANDS

GROSSEBAF

Grossebaf, c'est le terrible chef des Normands, qui massacre tout sur son passage, et qui ne connait pas la peur. Or, comme chacun sait, la peur donne des ailes, et Grossebaf rêve de voler. Il lui faudrait un peureux mémorable, pour lui apprendre. Et justement, Goudurix ne craint rien tant que les Normands…

TÊTEDEPIAF

Que fait un guerrier normand quand il visite un pays étranger ? Il trouve le village le plus proche, et il massacre tout le monde ! Têtedepiaf est de ceux-là, jusqu'au jour où il fait la connaissance de Miss Macintosh, bien décidée à l'éduquer. L'austère gouvernante saura-t-elle trouver en ce barbare un cœur de gentilhomme ?





LAURENT TIRARD, LE RÉALISATEUR

Quand a été émise l'idée que vous pourriez réaliser le prochain *Astérix*, qu'avez-vous pensé ?

J'étais à la fois terrifié et excité. C'est un projet d'une ampleur vertigineuse, mais j'avais bien conscience que ce genre d'opportunité ne se présente pas deux fois dans une vie. Finalement, deux raisons m'ont poussé à le faire : l'aventure que ça représentait, et le challenge artistique qui m'était offert. L'idée n'était pas de m'attaquer à *Astérix* comme peut le faire le réalisateur d'un épisode d'*Harry Potter* dont le travail consiste à assurer la continuité d'une saga. Au contraire. Et je me demandais à quoi pourrait ressembler un *Astérix* fait par moi.

Qu'est-ce qui a orienté le choix des albums ?

Avant de les relire, j'avais déjà mon idée. Je voulais une odyssée, un voyage. Or, depuis mon premier séjour en Grande-Bretagne, j'ai une fascination pour les Anglais et leur culture. Mon auteur préféré est Jane Austen. Dans ses romans, elle retrace très bien leur société codifiée et ces règles que nous ne saisissons pas toujours bien. Les Anglais ont du mal à exprimer leurs sentiments mais quand ils sortent de leur carcan, ils le font vraiment. Ils sont à la fois fous, élégants, hors du temps. J'ai donc rapidement pensé à *Astérix chez les Bretons* dont je me souvenais de quelques phrases jubilatoires écrites par Goscinny. Mais Grégoire Vigneron et moi voulions aussi intégrer les Normands car le thème de la civilisation était sous-jacent dans le film que nous voulions faire : c'était intéressant de mettre en opposition des cultures différentes et d'offrir une palette assez variée des civilisations. Les Romains nous faisaient penser aux Américains d'aujourd'hui, qui ont tendance à envahir certains pays « pour leur bien ». Pour eux, tous les autres sont des barbares. Mais on voulait montrer que c'était beaucoup plus complexe que ça : il y a des barbares sympathiques (les Gaulois), des barbares à l'état pur : bruts et sauvages (les Normands), et des barbares qui sont leur strict opposé, et à bien des égards, des gens beaucoup plus sophistiqués que les Romains (les Bretons).

Quels étaient vos principaux objectifs ?

Nous voulions remettre en avant le duo formé par Astérix et Obélix et proposer de vraies problématiques à ces personnages. Il fallait qu'il y ait de la complexité intellectuelle, et pour ça, on était persuadé qu'il fallait aborder le sujet de la sexualité. Comme la relation homme-femme est un sujet qui m'intéresse et qui a nourri mes précédents films, nous avons pensé la relation Astérix-Obélix comme celle d'un couple. Un couple qui s'essouffle et qui se trouve bouleversé par l'arrivée d'un enfant (Goudurix). Du coup Astérix commence à se poser des questions, à vouloir voir ailleurs, il se dispute en profondeur avec Obélix… C'est un classique très codifié de l'intrigue romantique mais ça apporte du conflit et de l'émotion au récit.

C'est pour cela que vous avez intégré des personnages féminins dans l'univers des héros…

Faire un film sans femme était inimaginable pour Grégoire et moi. Assez vite, Goudurix, le jeune personnage incarné par Vincent Lacoste, met les pieds dans le plat et demande : « être un homme, c'est être comme vous : vivre ensemble avec un petit chien ? » Une fois la question posée, Astérix va

avoir envie d'aller voir du côté des femmes. Et pour prendre le contre-pied, c'est Obélix qui se lancera dans une histoire improbable avec le personnage de Miss Macintosh joué par Valérie Lemercier.

Le personnage de Vincent Lacoste, justement, fait-il partie des libertés que vous vous êtes octroyées pour moderniser le récit ?

Oui et non. Le personnage de Goudurix existe dans *Astérix chez les Normands* mais il représente un jeune des années 60. Uderzo et Goscinny parlaient de leur époque ; son attitude et son comportement ne ressemblent donc pas à ceux de nos jeunes d'aujourd'hui. Nous l'avons remis au goût du jour.

Comment s'est fait le choix du casting ?

Pour le rôle d'Obélix, Gérard Depardieu était une évidence. Je suis vraiment content de ce qu'il propose dans le film. Et comme nous axions l'intrigue sur le choc des cultures, il nous fallait un Astérix très français. Ou plutôt, très proche de l'idée que se font les étrangers du Français : un homme loquace, charmeur, un peu arrogant. Cette caricature a donné un Astérix moins « campagnard », moins gaulois. Il est plus sophistiqué, plus intellectuel et plus moderne que dans la BD. C'est en écrivant ce personnage que le visage d'Edouard Baer m'est apparu. Il est très français, très parisien même. Et une fois que je l'avais en tête, j'avais envie que ce soit lui.

Comme Edouard Baer que vous aviez dirigé dans *Mensonges et trahisons*, vous avez retrouvé d'autres acteurs pour ce film…

Il faut dire que c'est rassurant, pour un projet de cette taille, de bien connaître certains acteurs. Et puis ça aide pour l'écriture. J'avais dirigé Fabrice Luchini dans *Molière* et, avant même de me pencher sur le scénario d'*Astérix*, je savais qu'il ferait un parfait César. Quant à Valérie Lemercier qui jouait la mère du Petit Nicolas, à peine avait-on imaginé le personnage de Miss Macintosh que son nom s'imposait.

Choisir des acteurs français pour jouer les Anglais n'était pas évident. Et pourtant, chacun s'est approprié son rôle…

Catherine Deneuve est à mon sens très crédible sous la couronne de la Reine d'Angleterre. Guillaume Gallienne, les accents, c'est son truc, et il s'est glissé sans mal dans la peau de Jolitorax. Valérie Lemercier a beaucoup travaillé le phrasé, tout à fait inédit, de Miss Macintosh et c'est très réussi. Quant à Charlotte Le Bon, je ne la connaissais pas mais sur les conseils de ma directrice de casting, je l'ai reçue pour passer des essais et ça a tout de suite fonctionné.

Comment dirigez-vous vos acteurs ?

Je m'adapte à chacun d'eux pour faire en sorte que tous soient à l'aise sur mon plateau. Certains ont besoin de beaucoup parler de leur rôle ; les lectures servent à répondre à toutes leurs questions. Je passe du temps en amont avec chaque comédien pour évoquer la psychologie de son personnage et lire, scène par scène, dialogue par dialogue, le scénario. Pour un tel projet, c'est important de voir cela avant le tournage car après, on n'a plus trop le temps. Même si je reste ouvert aux propositions et à l'improvisation. J'ai une idée très précise de ce que je veux mais j'aime laisser aux acteurs une marge de liberté car on n'est jamais à l'abri d'une bonne surprise ! Être proche des acteurs, c'est ce qui m'intéresse. Donc sur un film de cette envergure, malgré les

décors, les figurants, les assistants, il faut s'octroyer la possibilité de discuter du texte avec eux.

Sur ce film, vous avez appris à gérer un nombre important de figurants. Était-ce intéressant ?

Je savais que mon film compterait surtout des scènes de comédie entre les acteurs et proposerait une action minimaliste. Mais il y a des passages un peu spectaculaires liés à l'histoire comme le match de rugby ou la bataille finale. Pour cela, nous avons tourné pendant dix jours des scènes comptant 800 figurants. C'est une gestion lourde, compliquée, qui nécessite une armée d'assistants et réduit la souplesse de la mise en scène. Je ne peux pas dire que ça m'ait plu mais il fallait faire avec.

Tourner en 3D a-t-il modifié votre façon de tourner ?

Inévitablement, cela a des répercussions sur la manière de diriger. Si la mode de ces vingt dernières années consiste à faire des plans de plus en plus découpés, la 3D impose tout le contraire. Car la richesse de l'image est telle que si vous procédez ainsi, vous risquez de donner la migraine à tous les spectateurs. Quand vous tournez en 3D, vous devez favoriser les plans séquences et le rythme doit venir du jeu des acteurs. Mais cette méthode, classique, qui nous ramène près de 70 ans en arrière, me convient plutôt bien.

La 3D était-elle un souhait de votre part ?

Non, c'était une décision de la production et de la distribution. J'étais plutôt réticent. Du point de vue spectaculaire, cela se prêtait bien à l'univers d'*Astérix*, notamment pour les effets de la potion magique, les baffes que se prennent les Romains ou la scène de rugby. Mais je voyais la 3D comme un gadget permettant de faire sortir des éléments de l'écran. Et puis ma rencontre avec Alain Derobe et ses images de *Pina* ont changé ma vision des choses. J'y ai alors vu deux avantages : en mettant en relief les décors et les costumes, la 3D permet d'immerger le spectateur dans un monde fictif et, d'une certaine façon, de rentrer dans la BD ; deuxièmement, elle renforce la présence des acteurs et donc des personnages.

Vos équipes techniques étaient les mêmes que celles du *Petit Nicolas*. Quelles indications leur avez-vous données ?

Quand j'écrivais une scène, je visualisais assez bien le décor et les costumes. Pourtant, je n'ai pas donné d'autres indications aux concernés que celles qu'il y avait dans le scénario. Plutôt que d'aller vers des choses que je connaissais, des éléments un peu clichés, je préférais me fier à leurs références et leur originalité. Je savais juste que je voulais une Angleterre éternelle, avec ses jardins, ses punks, ses cabines téléphoniques rouges, ses tissus écossais… et de vrais Romains. Au cinéma, on a souvent vu des Romains de pacotille avec des armures en fer blanc. Moi, je les voulais comme les Allemands des *Aventuriers de l'arche perdue* ; il fallait les prendre au sérieux ! C'est un parti pris étrange car Astérix et Obélix ne sont clairement pas réalistes et je les voyais, eux, comme des super-héros. Le mélange des genres n'était pas évident, mais j'y tenais.

Et pour la musique ?

Là encore, j'ai pris plaisir à travailler avec des gens de confiance. Ils m'ont soumis des idées auxquelles je n'aurais pas pensé. Parmi elles, il y avait la présence de la musique rock. C'est la monteuse qui m'a



proposé un morceau des Ramones pour l'arrivée des héros en Bretagne. Quant aux BB Brunes, je ne les connaissais pas bien mais ils avaient le look et le genre musical idéal pour se faire passer pour des Anglais. Et c'est ma monteuse, une fois de plus, qui a eu l'idée de faire la découverte de Londinium version clippée sur un de leurs morceaux.

Quand vous regardez derrière vous, qu'est-ce qui vous est apparu le plus compliqué ?

Assurer le marathon physique et psychologique que représente un tel projet. Après six mois de préparation, vous êtes déjà fatigué lorsque vous arrivez sur le tournage. Mais il faut tenir le cap de l'exigence, de l'ambition, de la rigueur, du bon goût. Chaque jour, il faut rester frais, enthousiaste et disponible pour répondre à toutes les questions qui se posent.

Et quels ont été les meilleurs moments ?

Tous ces instants fugaces où on arrive à prendre un peu de recul pour savourer ce qui nous arrive : mettre en scène Catherine Deneuve, une icône qui a travaillé avec Buñuel et Truffaut ; admirer l'armée de fourmis et de grues qui s'agitait à Malte pour capter les scènes de pleine mer ; diriger les scènes de bataille avec les Romains dans cette plaine de Hongrie sous 35 degrés…

Pensiez-vous alors à l'adolescent que vous étiez et qui n'aurait peut-être jamais osé en rêver ?

Mais l'adolescent que j'étais était persuadé qu'il ferait ce genre de film ! (rires) C'est plus tard, quand on découvre la réalité du métier, qu'on n'ose plus y rêver…



GÉRARD DEPARDIEU, OBÉLIX

Qu'est-ce qui vous a donné envie de renfiler le costume d'Obélix ?
J'adore ce personnage. Obélix a un champ de pâquerettes dans la tête : il n'a aucune mauvaise pensée. Et si, par malheur, une lui vient à l'esprit, il est d'une infinie tristesse. C'est ce qui le rend extrêmement touchant. Il n'y a rien de négatif chez lui. C'est juste un gros… qui n'aime pas qu'on le traite de gros ! (rires)

En quoi vous ressemble-t-il ?
Comme lui, je peux avoir des vexations. Je ne sais pas s'il me ressemble mais le fait que j'aime autant ce personnage traduit peut-être un certain désir de lui ressembler. Je n'envie pas sa force parce que j'ai une nature qui supporte beaucoup de choses, mais plutôt son côté positif.

Pour un gastronome comme vous, est-il possible d'avoir une telle passion pour le sanglier ?
C'est très bon le sanglier ! Mais je le préfère en sauce plutôt que rôti. La gibelotte de marcassin, c'est exquis ! L'appétit d'Obélix n'a d'égal que sa générosité et son émerveillement. Il en va de même quand il est amoureux : tout est trop. Ce n'est pas raisonnable mais c'est beau.

Et vous, quelle est votre potion magique ?
La vie ! Mon excès de vie est d'ailleurs peut-être parfois un peu décourageant pour les gens qui vivent autour de moi…

Tout le monde s'accorde à dire qu'aucun autre acteur que vous ne pourrait incarner Obélix. Est-ce agréable d'être autant associé à un personnage ?
Oui, d'autant que celui-ci est sympathique. Et c'est exceptionnel d'incarner une caricature ou un trait.

Avez-vous eu l'occasion de rencontrer Goscinny ?
Absolument. Dans les années 70, j'avais joué dans *Le Viager* et *Les Gaspards*, des films de Pierre Tchernia co-écrits avec Goscinny. J'aimais beaucoup cet homme parce qu'il était intelligent, rieur et foncièrement bon. On retrouve son esprit dans *Le Petit Nicolas* ou *Astérix et Obélix*. Adulte, il ressemblait à ces enfants qui savent observer. Ceux placés en bout de rang, qui regardent le monde avec des yeux émerveillés. Tchernia a cet esprit-là, Jean Carmet et Michel Serrault l'avaient aussi. Plus tard, j'ai rencontré Uderzo qui est beaucoup plus structuré.

Est-ce difficile de se plier, chaque fois, aux nouvelles exigences des réalisateurs pour camper le même personnage ?
Non car la vision que j'ai de mon personnage est toujours liée à celle du film et aux scènes qu'on me donnera de jouer. Il y en a de très belles ici : le moment où Obélix explique à Idéfix que vis-à-vis de son ami, il ne peut pas l'emmener en Angleterre, est très touchant. Et quand Obélix ose partir avec Miss Macintosh et qu'Astérix le rabroue un peu, il lui répond quelque chose comme : « tu peux me dire ce que tu veux mais ce qui compte le plus pour moi, c'est que tu sois mon copain » : c'est magnifique. Personnellement, j'aime qu'une personne me manque car ça me permet de mieux la retrouver après. Il n'y a pas besoin d'intellectualiser



toutes ces petites choses simples et belles quand on les dit honnêtement.

Qu'appréciez-vous chez Laurent Tirard ?

J'adore Laurent ! C'est un garçon merveilleux parce qu'il parvient à réconcilier les misanthropes de mon espèce avec le genre humain ! Tourner avec lui est rafraichissant. J'adorais Pialat pour ça et j'aime Ridley Scott ou Bertrand Blier pour les mêmes raisons. Mais Laurent a quelque chose de plus : une souplesse, une fraîcheur et des réjouissances de gamin. Dans ses films, il ne cherche ni à paraître ni à disparaître. Dans *Le Petit Nicolas* ou *Astérix*, il évite toute mièvrerie et reste dans le monde des enfants en portant un regard sans jugement sur les grands. À aucun moment, dans ces adaptations, il y a des effets qui nous ramènent chez les adultes. C'est extrêmement difficile d'être simple comme l'était la bande dessinée. Or je crois que c'est le seul film d'*Astérix* à être resté fidèle à la bande dessinée.

Quel jugement portez-vous sur les quatre adaptations auxquelles vous avez collaboré ?

Je ne juge jamais, ni les films, ni les acteurs. Ce qui m'intéresse avant tout, c'est le cadre et les lumières. Mais disons que le premier a le mérite d'avoir mis en chair un trait et c'est très difficile ; le second, qui était très réussi, était empreint de « l'humour Canal+» ; dans le troisième, nous étions un peu perdus dans les performances des jeux olympiques mais c'est là qu'intervenait Jules César. Un Jules César que l'on retrouve extrêmement juste, ici, dans les traits de Fabrice Luchini.

Comment avez-vous trouvé votre nouvel Astérix ?

Si le film est très réussi, c'est en grande partie grâce à Laurent qui a fait le choix d'Edouard. J'aime son côté dandy, un peu arrogant, propre à l'image qu'on se fait du Français. Avant, notre petit Astérix était avant tout un franchouillard ; il symbolisait les premiers résistants. Mais dans la bande dessinée, il n'est jamais franchouillard et son village n'est qu'un petit bled qui résiste, avec ses traditions, sa sympathie et ses joies simples.

Et votre dulcinée, incarnée par Valérie Lemercier ?

C'est une femme intelligente. Son esprit et son humour la rendent pétillante, belle et gracieuse. Valérie est une vraie comique et même lorsqu'elle est cinglante, elle reste magnifique. Comme Catherine Deneuve, d'ailleurs : c'est sa personnalité, son énergie et son humour qui en font une très belle femme. Notre petite Charlotte Le Bon a cette énergie-là ; elle est adorable. En fait, plus que le talent, c'est l'âme qui me séduit.

Quel regard porte l'acteur confirmé que vous êtes sur le jeune Vincent Lacoste ?

Dans le film, il est exceptionnel. Vincent a suffisamment de distance par rapport à l'adolescence pour jouer l'ingratitude de cet âge. D'ailleurs, il représente bien les jeunes d'aujourd'hui. Contrairement à ceux des années 2000, ils ne sont pas blasés ni bloqués sur les nouvelles technologies car ils ont dépassé ce phénomène.

Quel point de vue avez-vous sur la 3D ?

En général, je ne suis pas très client de la 3D car elle s'applique aux films américains de science-fiction et, plutôt que de voir *Batman* ou *Avatar* au cinéma, j'ai toujours préféré lire A.E. van Vogt, Isaac Asimov ou d'autres grands auteurs du genre. Mais je dois reconnaître que pour donner vie à des personnages aux traits chargés comme ceux de la bande dessinée et pour illustrer l'esprit d'un petit village breton qui résiste gentiment à Jules César, la 3D est tout à fait adaptée.

Est-ce contraignant pour un acteur ?

Rien n'est contraignant. Ni jouer sur fond vert ni devant une caméra 3D. Vous savez, acteur est le métier le plus bête et le plus formidable qui existe. Quand on ne se prend pas au sérieux, c'est fabuleux parce que ce n'est pas du travail. C'est pour cela que je suis agacé quand les gens se dotent d'une mission et intellectualisent tout. Heureusement, quand je suis dans le champ, il n'y a plus rien d'intellectuel ! (rires)

Quels sont vos souvenirs les plus forts du tournage ?

J'ai bien aimé tourner en Irlande. C'était magnifique et le climat me convient bien. Si Edouard est un lézard qui cherche le soleil, moi je suis un animal des pays froids.

Que trouvez-vous de plus réussi dans le film ?

Cet *Astérix* est une vraie réussite de bande dessinée. La scénarisation est parfaite car elle montre les différents tempéraments entre Anglais et Gaulois. Si les Anglais avaient inventé *Astérix*, nous aurions été vus comme des gros buveurs de vin et des mangeurs de camembert. Mais là, c'est plus subtil et la potion magique fait la différence. Concernant les acteurs, je trouve que Catherine Deneuve est délicieuse comme un bonbon ; Valérie Lemercier, magnifique ; Guillaume Gallienne, fabuleux… J'adore aussi les vikings : ces gens qui cherchent la peur, c'est poétique ! Et puis toujours cet esprit juvénile. J'ai vu le film avec des enfants et je peux vous dire que lorsque Guillaume Gallienne se retrouve nu devant Charlotte, ils hurlaient de rire. C'est juste un petit flash mais très beau, parce que très enfantin.







EDOUARD BAER, ASTÉRIX

Quelle image aviez-vous d'Astérix jusqu'ici ?

Quand j'ai lu les albums pour la première fois, je les trouvais très amusants, gais et bon enfant. Mon attention se portait davantage sur les seconds couteaux : j'étais attiré par l'histoire du forgeron et celle du poissonnier et touché lorsqu'on interdisait au barde de chanter. J'avais aussi un intérêt pour Bonnemine, cette petite dame de caractère, et trouvais Falbala très sexy… Même Idéfix me plaisait : il est beaucoup plus intéressant que Milou ou Rantanplan ! Et comme tous les enfants, j'aimais beaucoup Obélix, ce colosse aux pieds d'argile, cette grosse bête gentille qui offrait des menhirs… C'est quand même très poétique d'offrir des menhirs ! Finalement, le côté boy-scout d'Astérix me fascinait moins. Il était souriant mais avait moins de caractère et moins de défauts que son copain. Obélix, lui, boude, c'est un vieux gamin très attachant.

Avez-vous su que Laurent Tirard et Grégoire Vigneron écrivaient le rôle d'Astérix pour vous ?

Je l'ai appris très tard car Laurent a eu l'élégance de ne rien me dire tant qu'il n'était pas sûr de pouvoir m'offrir le rôle. Il attendait d'avoir un casting suffisamment solide pour avoir la liberté de choisir, pour Astérix, un acteur sur lequel on ne vend pas, habituellement, de film aussi cher que celui-ci.

Un rôle sur-mesure, est-ce un luxe ou une pression pour l'acteur ?

C'est très flatteur et rassurant car, a priori, cela évite de composer. L'inconvénient, c'est que l'écriture se fait parfois à partir d'une image, celle que vous avez pu renvoyer dans d'autres films. Au cinéma, ce n'est jamais moi, je joue toujours un rôle et j'aime l'improvisation.

Que vouliez-vous faire de ce personnage ?

En tant qu'acteur, mon rôle est surtout de suivre les consignes du réalisateur. Mais j'avais en tête *Les copains* de Jules Romains, *La Belle équipe* de Duvivier, les films de Carné ou de Raymond Bussières avec des gars francs du collier, des petits français un peu bagarreurs, un peu de mauvaise foi qui n'aiment rien tant qu'être avec leurs copains. C'est comme ça que je voyais Astérix. Quand, dans le scénario initial, il disait à César : « je suis honoré par tout mon village », je me suis ainsi permis de dire à Laurent que je pensais qu'il n'était pas fier de cela mais des amitiés et des fraternités qu'il avait nouées.

Vous êtes-vous aisément glissé dans la peau d'Astérix ?

Ce qui est formidable avec ce genre de personnage, c'est le costume. Il vous suffit de vous regarder dans une glace pour être Astérix. Mais il faut aussi trouver le rythme. Or, à l'écran, je me trouve parfois désinvolte, voire mou et ma voix est un peu maniérée. Je devais donc mettre de l'énergie dans mon jeu de façon à être plus nerveux et plus volontaire.

A-t-on moins de liberté d'interprétation quand on campe un héros aussi célèbre ?

Je crois qu'un personnage historique comme De Gaulle ou un homme ayant une valeur morale comme Jean Moulin doivent être plus compliqués à incarner. Avec Astérix, il y a des contraintes, c'est sûr,

mais sur le plateau, on les oublie car on se contente de jouer des scènes, des rapports et des situations.

Dix ans après avoir incarné Otis dans l'*Astérix* de Chabat, décrocher le rôle principal est un peu une consécration, non ?

Tout a fait ! Je ne me suis d'ailleurs pas gêné pour dire à Alain : « Tu vois mon petit Chabat, ces gens-là ne me proposent pas de la figuration, eux ! » (rires)

Trouvez-vous des similitudes entre l'esprit de Chabat et celui de Tirard ?

Il y a chez eux quelque chose d'enfantin, d'un peu naïf. Dans leurs films, on compte plus de gamineries (au bon sens du terme !) que dans les autres *Astérix*. Et puis Chabat a intégré quelque chose de merveilleux : Obélix rougit quand il est amoureux. Chez Tirard, il y a de ça : les deux copains s'engueulent, se boudent. Comme des gosses, ils sont vraiment fâchés mais aussi un peu de mauvaise foi. En tout cas, Alain et Laurent sont vraiment à leur place quand ils adaptent une bande dessinée, notamment *Astérix* et *Obélix* qui ont comme eux gardé des aspects enfantins.

Avez-vous revu les trois précédents films et rencontré les autres interprètes d'Astérix ?

J'ai relu les BD mais pas revu les films car il fallait en faire quelque chose de personnel. Quant aux acteurs, Christian Clavier et Clovis Cornillac, je n'en ai pas discuté avec eux. Mais lorsque Daniel Craig est devenu James Bond, a-t-il seulement rencontré Sean Connery et Roger Moore ?

Connaissiez-vous Gérard Depardieu, votre Obélix, avant ce film ?

Nous avions tourné ensemble *Combien tu m'aimes ?*, de Bertrand Blier. Gérard fait partie de ces gens que je colle, non pour le travail mais par simple plaisir d'être avec eux. J'entre dans leur vie par effraction car ils me permettent de vivre plus intensément. Je faisais cela avec Chabrol ; je continue avec Poelvoorde, Bouli Lanners et d'autres acteurs, écrivains ou vignerons que j'ai pu appeler un jour, sans les connaître, pour leur dire que j'aimerais bien les connaître. Quand on a la chance d'exercer un métier où l'on peut rencontrer les personnes que l'on admire, c'est dommage de ne pas en profiter.

Quel partenaire est Depardieu ?

Dans le travail, ce n'est pas de la tarte ! Il voit tout ce qui se passe sur le plateau et fait feu de tout bois. Comme il est impatient, quand on hésite un peu sur une scène, il peut être sans pitié. Mais c'est aussi un compagnon extraordinaire et un très grand travailleur. Hors caméra, nous restions un peu Astérix et Obélix : j'étais à la fois son petit et son grand frère. Alors, quand il était dissipé, je l'emmenais chahuter plus loin pour que Laurent puisse travailler. Heureusement, Laurent est, lui, d'un calme olympien et Depardieu a beaucoup de respect pour lui. Parce qu'il a tout de suite vu que ce n'était pas le genre de type qui créerait un faux rapport d'autorité et jouerait au metteur en scène en refaisant éternellement des prises pour le plaisir.

Tourner en 3D était-il contraignant ?

Ça l'est dans le sens où la caméra 3D est une énorme machine qui nécessite à elle seule une équipe de techniciens. Ces gens ne sont pas là pour vous regarder mais pour observer la machine. Or, sur un tournage, je ne joue pas pour la caméra mais pour mon partenaire, l'homme qui est derrière le combo, le réalisateur et tous les techniciens.



Vous voyez donc plus d'inconvénients que d'avantages aux grosses productions...

Non, c'est formidable de bénéficier de décors et de costumes somptueux, de faire partie d'une immense équipe et de donner la réplique à des acteurs incroyables. Mais les grosses productions diluent énormément le temps. Ce n'est jamais très bon pour les acteurs parce qu'ils perdent leur énergie et le fil de l'histoire.

Quels sont les souvenirs les plus forts de vos 60 jours de tournage ?

La première journée était extraordinaire. J'étais à Malte, sur l'eau, avec un Depardieu en pleine forme, un de mes meilleurs amis, Atmen Kelif, et le petit Vincent Lacoste que je connaissais un peu. La vue de ces grands bateaux nous rendait heureux et l'excitation montait. Et puis Gérard avait un « fond de l'œil », c'est comme ça que j'avais baptisé ses fous rires bien cachés mais qui ne demandaient qu'à sortir.

Y avait-il des barrières entre les stars et les jeunes comédiens ?

Non parce que beaucoup de gens comme Guillaume Gallienne ou moi venons du théâtre et sommes animés par l'esprit de troupe. Depardieu, qui est l'acteur le moins assisté et le plus disponible que je connaisse, ne demande que ça : de toute façon, il n'a aucune posture à prendre et rien à prouver. Idem pour Deneuve. Elle m'a d'ailleurs dit qu'elle n'avait pas vu une ambiance pareille depuis 30 ans. Bien souvent, chacun reste dans sa caravane ; là, tout le monde était dehors, à rigoler autour d'une table. C'était vraiment bon enfant !

Y a-t-il eu des moments plus difficiles ?

J'ai eu un peu de mal en Irlande. Pendant trois mois, nous avons supporté le mauvais temps, un vent épouvantable et il fallait toujours se dépêcher pour passer entre les gouttes de pluie. À la fin, il y avait beaucoup de monde, notamment tous les vikings, et trois plateaux tournaient en même temps. Enfin, c'était surtout dur pour Laurent…

Êtes-vous content du résultat ?

Oui. J'aime la dimension épique de cet *Astérix*. L'histoire est tenue, riche en rebondissements. Comme dans tous les films de super-héros, cela devient passionnant quand ils perdent la potion, autrement dit leurs pouvoirs magiques. J'ai découvert des scènes formidables avec Valérie Lemercier et Charlotte Le Bon. Par sa façon de mener l'histoire, Guillaume Gallienne m'a épaté. Quant à Vincent Lacoste, je le trouve extraordinaire.

Albert Uderzo et Anne Goscinny vous trouvent formidable dans le rôle d'Astérix...

Ça me touche beaucoup. Car donner vie à un dessin, c'est forcément une trahison… Si je devais le refaire, je me teindrais les cheveux car la perruque et la moustache m'empêchaient un peu trop de bouger. Et puis il faudrait que ce soit avec le même réalisateur car moi, je suis avant tout l'Astérix de Laurent Tirard !



GRÉGOIRE VIGNERON, CO-SCÉNARISTE

Quel regard portez-vous sur le style « Goscinny » ?

Quand une œuvre est réussie, il y a une forme d'évidence. Dans les albums de Goscinny, les histoires sont plutôt simples, l'argument est assez ténu et l'ensemble formé par le graphisme des cases et le texte des bulles, est très rythmé. Les personnages sont très clairement caractérisés. Leur capital sympathie est énorme. Ils sont simples, voir candides. Aujourd'hui, nombre d'entre eux sont devenus des archétypes. Les talents articulés de Goscinny à l'écriture et d'Uderzo au dessin créent un mouvement, une agilité. Quiconque veut écrire une comédie est frappé par leur efficacité. Il émane de leurs histoires une fraîcheur qui résiste au temps.

Qui a fait le choix de l'album d'*Astérix chez les Bretons* ?

C'est Laurent. Mais lorsqu'il m'en a parlé, j'étais immédiatement client.

Quelle valeur ajoutée apportait le récit d'*Astérix chez les Normands* ?

Les Normands veulent connaître la peur parce que la peur donne des ailes. C'est du pur Goscinny, ce jeu sur les mots, ce plaisir du verbe. Au-delà du fait que cette histoire, poétique, nous plaisait, elle nous permettait de décrire le monde tel qu'il nous apparaissait. En 2008, la polémique sur l'invasion de l'Irak par les Américains « pour leur bien », était toujours forte. Du point de vue occidental, tous les autres sont barbares. Pour César, tout ce qui n'est pas romain est barbare. En ajoutant les Normands à l'histoire, nous avions tout le spectre : des plus sophistiqués, les Bretons, aux plus rustres, les Normands, avec au centre les Gaulois. Pour réduire les Bretons, César utilise les Normands. C'est une pratique vieille comme la guerre. Qui finit toujours par se retourner contre nous, mais qu'on persiste à utiliser.

Dans ses albums, Goscinny déjà épingle notre société. Il affectionne les anachronismes. C'est son esprit qu'on a voulu reprendre. Il n'était pas question de faire une liste de sujets d'actualité dont nous voulions parler mais certaines questions nous habitaient, parce qu'elles sont omniprésentes. Je pense par exemple au sort des émigrés. Astérix et Obélix doivent traverser la Manche. Nous avions encore à l'esprit les polémiques autour de Sangatte et nous voulions en faire quelque chose. Finalement est apparu le personnage de Pindépis, un clandestin sans papyrus qui lutte pour rejoindre le monde de ses rêves…

Quelles autres thématiques vouliez-vous aborder ?

Les héros de Goscinny sont plutôt asexués. Lucky Luke, Iznogoud ou Astérix, n'ont pas de sexualité. Elle est délayée, invisible. Or, c'est une question qui me travaille. Il me semble toujours suspect de vouloir caractériser un personnage sans parler de son rapport au sexe, en clair ou en crypté.

Est-ce pour cela que vous vouliez recentrer l'histoire sur Astérix et Obélix ?

Pour le film, il nous semblait nécessaire de replacer Astérix et Obélix au centre de l'histoire. Il fallait qu'il leur arrive des choses à eux, je dirais presque « entre eux ». Donc nous nous sommes interrogés sur la personnalité de chacun et sur les origines de leur tandem. Astérix est alors devenu ce type qui a toujours été bon copain, mais qui arrive à un moment de sa



vie où la solitude commence à le tarauder. Pour le tandem, l'une de nos références était George et Lennie, les protagonistes de *Des Souris et des hommes*. L'un est un petit gars malin, raisonneur, mais fondamentalement inquiet, sans doute parce qu'il est lucide ; l'autre a un physique hors normes, il est un peu bête, fait des bêtises et transgresse malgré lui.
Une autre référence était celle des super héros qui doivent vivre « comme tout le monde », une bonne partie du temps. D'ailleurs, vu leurs super pouvoirs, Astérix (grâce à sa gourde) et Obélix n'ont jamais vraiment de raisons de s'échapper, de fuir ou de lutter. Il n'y a que leurs états d'âme et leurs faiblesses morales qui permettent de leur créer des histoires un peu palpitantes. Les tourments qu'a Astérix sur l'amitié, la camaraderie ou la fidélité à ses valeurs (face à un César tentateur, notamment), sont un peu les nôtres.

Réactualiser les problématiques, était-ce une façon de vous approprier l'œuvre ?
Sans doute, oui. Ce qui est sûr, c'est que nous ne voulions pas nous faire avaler par la marque *Astérix*, mais plutôt tenter de la renouveler. Adapter *Astérix et Obélix* est une contrainte forte, mais nous n'avons jamais été inhibés.

Quelle était votre marge de manœuvre vis-à-vis des ayants-droits ?
Elle était assez grande. Bien-sûr, leur fonction de gardiens du temple les oblige à être prudents et ils ont buté sur quelques passages du scénario. Mais nous avons réussi à obtenir que les passages posant problème soient quand même tournés, reportant à la post-production le moment du choix. Notre conviction était que ces passages, une fois dans le film, une fois incarnés par les acteurs, perdraient de leur charge transgressive au profit de la drôlerie ou de l'émotion. C'est ce qui s'est passé.

Y a-t-il eu beaucoup de versions ?
Pas tant que ça. Le scénario s'est étoffé ou affiné au fur et à mesure qu'il était consulté (par Benjamin Guedj), ou à l'arrivée des acteurs et de leurs suggestions. Mais la structure initiale n'a pas bougé.

Avoir en tête un nom d'acteur au moment de l'écriture facilite-t-il la chose ?
Généralement, nous nous interdisons de penser aux acteurs à l'écriture. Mais à force de faire des films, de côtoyer les comédiens, cela devient difficile. D'autant que ça aide, effectivement. Le travail de scénariste et dialoguiste s'apparente à celui de compositeur : il faut écrire la partie de chacun, orchestrer le son des différents instruments. Edouard Baer est évidemment une source d'inspiration. À bien des égards, on lui a fait du sur-mesure. Luchini aussi. En arrivant tôt dans notre esprit, il a influencé notre César qu'on a imaginé plus proche de Néron, en tout cas l'image qu'on s'en fait, un king-baby. J'avoue que sa façon de dire certaines de nos phrases me procure une intense satisfaction.

***Le Petit Nicolas* vous a-t-il aidé à vous attaquer à *Astérix* ?**
Absolument. Nous l'avons écrit après *Molière*, qui nous avait initiés à l'adaptation et au film en costumes. Avec *Le Petit Nicolas*, nous sommes allés plus loin dans le côté burlesque, la mise en jeu des corps, les gags, des personnages plus « cartoon ». Ces deux films sont deux étapes nécessaires pour arriver à *Astérix*. Les films de Laurent (que nous avons tous écrits ensemble) n'auraient pas pu être faits dans un autre ordre. Ils s'inscrivent dans une continuité. Chacun d'entre eux nous a donné un peu plus de confiance.

Comment travaillez-vous avec Laurent ?
Nous parlons énormément. Grâce à l'expérience commune que nous avons, les idées fusent. D'abord nous débroussaillons l'œuvre à adapter de façon à faire le tri entre ce que l'on garde et ce que l'on retire. Ensuite, nous faisons des fiches expliquant ce que chaque scène raconte. Puis nous les assemblons sur un mur pour construire une structure. De là, nous rédigeons un séquencier qui n'est autre que la description de chaque scène avec en tête « intérieur jour », « extérieur nuit », etc. À cette étape les scènes sont détaillées et nous soumettons ce document aux producteurs. À part les fiches que tout le monde ne fait pas, ce processus est très ordinaire, nombre de scénaristes travaillent comme ça. Quand le séquencier est validé par tout le monde (dans le cas d'*Astérix*, il faut l'accord des ayants-droits), nous écrivons les dialogues : c'est un travail d'immersion proche de celui de l'acteur. Quand le séquencier et le personnage sont clairs, c'est un plaisir. Nous avions mis de côté des dialogues de Goscinny que nous voulions utiliser. Certains sont restés en l'état, d'autres ont été modifiés, transformés, recyclés. Au final, tout se mélange. Il en va de même pour les idées de Laurent et les miennes. À l'arrivée, notre scénario a quelque chose d'organique, il est fait de nous deux, mais on ne saurait tracer une ligne de partage entre ce qui est lui et ce qui est moi. Comme un enfant, finalement.





ALBERT UDERZO

Vous souvenez-vous de la création de l'histoire d'*Astérix chez les Bretons* ?

Oh oui c'est d'ailleurs un de mes albums préférés si je devais en choisir un.

Cet album date, si ma mémoire est bonne, de 1966. Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il n'a pas pris une ride.

Qu'est-ce qui a fait naître cette histoire ?

Nous en étions au 8e album et avions pris l'habitude de faire voyager les personnages un album sur deux, bien sûr, dans les limites du monde antique connu, « je dis ! »

Par ailleurs, et on nous l'a assez souvent reproché, nous aimions bien caricaturer les différents peuples et grossir leurs caractéristiques. Ainsi nos Gaulois étaient qualifiés de teigneux, râleurs, jamais contents bref : français ! Pour les Egyptiens on les a fait marcher de profil à l'instar des personnages dessinés sur les images que l'on nous a toujours proposées depuis notre plus jeune âge. Le principal pour nous était de servir l'humour.

Pour l'histoire des Bretons et les personnages de cette aventure, il nous a été facile de choisir et détourner tous les autres symboles culturels forts de ce pays : l'heure du thé, le jardinage, la gastronomie, le flegme britannique etc.

Quelle fierté tirez-vous de cet album en particulier ?

René parlait parfaitement l'anglais entre autres… L'idée lui est venu de traduire l'anglais en français en faisant du mot à mot, c'est-à-dire en prenant compte de toutes les inversions de mots qu'impose la langue anglaise par rapport au français ! Je trouve cela irrésistible car tellement décalé. C'est devenu le gag de l'aventure. Mais c'était un exercice périlleux car une fois écrit en français il fallait traduire le tout en anglais en gardant les jeux de mots et les autres décalages linguistiques ! Et René, qui était très pointilleux sur la qualité des traductions a d'autant plus travaillé sur celui-ci qu'il maitrisait parfaitement les deux langues.

Comment fonctionniez-vous avec René Goscinny ?

Nous avions lui et moi les mêmes références humoristiques, cela nous était facile de trouver des thèmes ensemble le tout dans une franche camaraderie. René écrivait alors le scénario de son côté. Une fois terminé il me le faisait passer pour la réalisation des dessins, non sans connaître mon opinion bien sûr. Et c'était une demande très sérieuse ! Il attendait mon avis avec beaucoup d'anxiété. Je me souviens d'une mauvaise farce que j'ai voulu lui faire après la lecture de son nouveau scénario. Je savais qu'il m'attendait avec une grande impatience. Je l'ai donc appelé au téléphone et quand il m'a demandé « Alors, qu'en penses-tu ? » j'ai laissé un grand silence derrière sa question pour m'amuser un peu et quand j'ai senti son angoisse, je lui ai vite dit en riant que, comme d'habitude, tout était parfait…

Je n'ose pas vous dire les jurons qu'il m'a dédicacés et je n'ai plus jamais recommencé.

Est-ce toujours difficile pour un auteur de voir adapter son œuvre ?

Oui bien sûr et surtout pour la bande dessinée. Nous avons toujours eu peur avec René de voir notre BD mal adaptée. Dans la BD, tous les effets spéciaux sont permis. L'imaginaire n'a pas de limite : on peut tout

faire. Une adaptation live de la BD était pour nous difficile à imaginer à l'époque. Comment reproduire les effets de la potion magique, et tout simplement comment choisir le bon comédien qui aurait le bon gros nez ou le ventre aussi gros qu'Obelix : un vrai rôle de composition. C'est pour cela que le jour où j'ai vu Gérard Depardieu, j'ai été bluffé et totalement conquis. De plus, les technologies d'aujourd'hui offrent une infinité de possibilités visuelles. D'ailleurs *Astérix et Obélix : au service de Sa Majesté* est filmé en 3D relief ! Une 1ère en France.

Avez-vous suivi de près l'écriture, les story-boards ?

Les story-boards non. En revanche l'écriture du scénario oui. L'important pour moi est de veiller au respect de l'histoire des albums. Des adaptations oui ; mais si cela respecte les valeurs de notre série de bandes dessinées.

Le réalisateur a pris des libertés, notamment pour les décors et les costumes. L'appréhendiez-vous et comment avez-vous trouvé le rendu ?

Cela ne m'a pas gêné car cela sert l'histoire. Il est difficile de suivre à la lettre un album. D'abord parce que cela ne permet pas de faire un long métrage, de fait, les scénaristes sont bien obligés de travailler également sur une autre aventure. Ce qui les oblige à créer des liens cohérents entre les deux intrigues. Ensuite on parle d'adaptation, ils peuvent donc changer quelques éléments, en rajouter, créer des personnages pour étoffer l'histoire du film.
Et je peux l'avouer je ne vais pas me plaindre de l'immense honneur que nous a fait Mademoiselle Deneuve en incarnant une reine, quoi de moins, aux côtés de nos modestes Gaulois.
Je dis cela mais je ne suis pas moins fier de voir tous ces comédiens au talent immense, intéressés par ces personnages de papier. D'ailleurs je les salue avec respect car ce n'est pas un exercice facile d'humaniser, en quelques sortes, un personnage de bande dessinée qui ne soit pas réaliste.

Quelles trouvailles du film auriez-vous pu mettre dans vos albums ?

La possibilité de lire l'album en 3D !

Que pensez-vous d'Edouard Baer dans le rôle d'Astérix ?

Il est parfait. Un comédien avant lui avait déclaré qu'Astérix n'était finalement pas un personnage très drôle ! Eh bien Edouard Baer prouve le contraire en gardant son flegme à lui, attention je n'ai pas dit qu'Edouard était aussi râleur et moralisateur qu'Astérix. Au contraire, il enrichit le personnage avec sa propre personnalité et… cela marche.

Quels sont vos liens avec Gérard Depardieu ?

Comme je le disais plus haut, lorsque j'ai vu Gérard dans les braies de notre Obélix : cela m'est apparu comme une évidence. Il ne pourrait y avoir d'autres comédiens que lui pour incarner ce personnage. Il a su respecter et mettre en valeurs sa candeur. L'esprit d'Obélix est simple mais sincère et le charisme de Gérard accroît ces caractéristiques. Son physique par ailleurs, qui est loin d'être celui d'Obélix bien sûr, rend le personnage définitivement crédible : Une vraie force de la nature ! Et il en parle tellement bien. Je suis un grand admirateur de Gérard et fan de son travail. Il est aussi généreux que charismatique.
Il me fait beaucoup rire, le geste est toujours ample mais c'est au fond quelqu'un de sensible : c'est un sacré personnage que je suis fier de connaître.



Et Luchini en Jules César ?

Irrésistible ! Et étonnant car il a su donner à son personnage un humour que César n'a pas forcément dans la BD même s'il est fairplay lorsqu'il voit les Gaulois triompher à chaque fois !

Que pensez-vous de la 3D ?

C'est magique ! Cela sert vraiment la BD et donne une plus grande ampleur à chaque action.

Quel prochain album verriez-vous bien au cinéma ?

Ce n'est jamais moi qui décide mais plutôt les scénaristes, les réalisateurs que nos histoires intéressent.
Je ne peux que donner mon modeste avis sur l'avantage que présentent certaines aventures ou au contraire souligner les inconvénients de certaines autres.



ANNE GOSCINNY,
LA FILLE DE RENÉ GOSCINNY

Qu'est-ce qui a motivé votre envie de confier *Astérix* à Laurent Tirard ?

J'ai émis tout haut ce vœu car l'aventure du *Petit Nicolas* m'avait beaucoup plue. J'aimais particulièrement le regard que Laurent posait sur ce petit garçon et dans son film, tout collait parfaitement à l'univers de mon père et de Sempé. Avec une petite idée derrière la tête, j'ai organisé une projection à laquelle étaient conviés Albert Uderzo et quelques responsables du groupe Hachette, qui détient les droits merchandising et audiovisuels d'*Astérix*. À la fin de la projection, je crois que tous étaient convaincus de la valeur et du talent de Laurent et Grégoire. Convaincus aussi que nous aurions affaire à des gens qui ne dénatureraient pas l'œuvre d'origine.

Quels points communs Laurent Tirard a-t-il avec votre père ?

Une grande élégance et un humour british au troisième degré.

Qu'est-ce qui vous a séduit dans son projet d'adaptation ?

Comme pour *Le Petit Nicolas*, il avait sa propre vision de l'œuvre. Et puis je trouvais bonne son idée de recentrer l'histoire sur le duo. Car après *Astérix aux Jeux Olympiques* qui au demeurant avait des qualités nombreuses, j'avais envie qu'on se rapproche de l'esprit minimaliste et de l'humour de mon père. Bref, j'avais l'impression qu'avec Laurent, *Astérix* serait tiré vers le haut.

Avez-vous un attachement particulier à cet album ?

Dans *Astérix chez les Bretons*, tous les jeux de mots avec l'anglais comme « n'est-il pas ? » me font beaucoup rire. Si j'aime tous les albums d'*Astérix*, celui-ci est à mon sens l'un des plus réussis. Mais il ne fallait pas se rater car il ne pouvait supporter qu'une adaptation cinématographique intelligente et douée.

Et avez-vous, comme Laurent et votre père, un lien fort avec l'Angleterre ?

Absolument pas. Pour tout vous dire, j'ai pris l'Eurostar pour la première fois il y a trois semaines !

Étiez-vous sceptique sur certaines libertés de scénario ?

Pas vraiment. Pour en avoir vécu plusieurs, je sais qu'une adaptation cinématographique oblige le scénariste à s'approprier l'histoire. C'est un exercice difficile qui consiste à trouver le juste équilibre entre la transgression et le respect des valeurs de l'auteur. Concernant les personnages féminins, j'ai bien conscience qu'aujourd'hui, on ne peut plus imaginer un film sans femmes. Il faut une jeune, une moyenne, une vieille première ou les trois ! L'une des seules choses pour lesquelles j'ai émis une réserve, c'était la blague concernant le couple formé par Astérix et Obélix : « deux hommes qui vivent ensemble avec un petit chien ». Il faut toujours replacer l'œuvre dans son contexte, or en 1959, deux hommes qui passaient leur temps ensemble étaient forcément des copains. Cette plaisanterie m'a fait rire mais j'ai été très claire : l'ambiguïté aurait été un contresens absolu.

À quel moment de la fabrication avez-vous été plus présente ?

Après l'écriture, j'ai lu et relu le scénario. Menant une guerre obsessionnelle contre des expressions comme



« ça le fait » ou « pas de souci », je traquais toute forme de dialogue qui pourrait céder à la facilité ou à la mode. Mais je n'ai pas eu à exercer une grande vigilance car Laurent, Grégoire et moi nous comprenons à demi-mot. Une fois le scénario achevé, je me suis faite discrète. Je suis un peu la gardienne du temple de l'œuvre de mon père mais les aventures d'*Astérix* au cinéma sont issues de son œuvre et en même temps s'en éloignent. C'est la vie des œuvres littéraires qui connaissent une adaptation.

Comment avez-vous trouvé le casting ?

Ayant beaucoup aimé Valérie Lemercier dans *Le Petit Nicolas* et ne ratant jamais aucun de ses spectacles, j'étais très heureuse de la voir revenir dans *Astérix*. D'autant que son personnage, une femme coincée qui ne demande qu'à se débrider, est un protagoniste qu'aurait pu imaginer mon père. Catherine Deneuve, elle, fait preuve d'autodérision dans le costume de la Reine d'Angleterre. C'est une qualité qu'Alain Delon avait aussi montrée dans le troisième *Astérix*. Vincent Lacoste et Depardieu sont formidables mais mes deux coups de cœur vont à Guillaume Gallienne et Edouard Baer. Ces deux hommes ont une intelligence et une élégance remarquables. Si mon père avait rencontré Guillaume, il lui aurait sûrement écrit un spectacle et l'Astérix qu'incarne Edouard est peut-être celui dont rêvait mon père. Quant à Luchini, je me suis dit en voyant le film qu'Uderzo et Goscinny avaient inventé ce Jules César pour que Fabrice l'incarne un jour.

Avez-vous des souvenirs de votre père écrivant *Astérix* ?

Des souvenirs auditifs uniquement. J'entends encore le crépitement de sa machine à écrire… Quand je rentrais de l'école, ce bruit me donnait une double indication : papa est là et il ne faut surtout pas le déranger !



Vous parlait-il de ce qu'il faisait ?

Il en parlait sûrement à ma mère mais j'avais 9 ans quand il est mort. Et puis c'était une autre génération. Les hommes nés au début du siècle dernier n'étaient pas des parents-copains qui racontaient à leurs enfants ce qu'ils faisaient. Le mien était très aimant mais je me souviens que lorsqu'il recevait, il disait : « rangez l'enfant » !

Vous a-t-il transmis son humour ?

Ce n'est pas à moi de le dire mais on me rapporte souvent que j'ai un regard décalé sur les choses. C'est pourquoi Valérie Lemercier ou Alain Chabat me font vraiment rire.

Cette année marque les 35 ans de la disparition de votre père. Ce film est-il un bel hommage ?

C'est plus que cela. L'hommage a quelque chose de morbide, figé. Mon père a donné une première vie à ces personnages et, avec ce film, Laurent leur en a offert une nouvelle. Cela prouve que la vie continue.

Quelles sont les règles concernant le merchandising qui accompagne la sortie d'un film sur *Astérix* ?

Elles sont fixées par les éditions Albert René qui appartiennent à Hachette, mais il ne se passe rien d'important sans qu'Albert Uderzo et moi en soyons informés. J'ai un droit de regard et pour le garder, il ne faut pas en abuser ! D'ailleurs, si je devais donner un conseil à des ayants-droits je leur dirais d'être légers et discrets car nous ne sommes pour rien dans la création de l'œuvre que nous défendons.

Y aura-t-il d'autres *Astérix* ?

Mon père a écrit 24 albums et Albert en a publié 8 après sa mort donc il y a de quoi faire. Tant que des producteurs, des scénaristes et des acteurs en auront envie, il faudra continuer. S'ils ne transgressent pas l'œuvre pour le seul plaisir de la transgression mais qu'ils se l'approprient pour en faire un film de qualité égale à l'œuvre d'origine, alors, oui, il y en aura d'autres !



Olivier Delbosc et Marc Missonnier, producteurs

Quelles étaient vos intentions pour ce nouvel *Astérix* ?

Marc Missonnier : Notre idée à tous était de faire ce que les Américains appellent un « reboot », c'est-à-dire reprendre une franchise existante et la régénérer. Pour ce film, nous voulions recentrer l'histoire sur le duo formé par Astérix et Obélix, proposer à ces personnages un trajet jonché d'obstacles et de conflits pour les faire évoluer au fil de l'histoire. Tout cela en restant dans le domaine de la comédie familiale bien sûr.

Olivier Delbosc : Laurent a été très clair avec nous. Il a dit qu'il voulait bien consacrer trois ans de sa vie à ce projet, à condition de pouvoir s'approprier un peu l'œuvre pour en faire quelque chose de nouveau et de personnel.

Vous avez produit tous les films de Laurent Tirard. Était-ce une évidence de faire ce film avec lui ?

O.D. : Nous n'aurions jamais posé de candidature sans lui. Par ailleurs, bien connaître un réalisateur est moins risqué.

M.M. : C'est tellement de travail, de temps passé, d'enjeux, que c'est très important d'être sur la même longueur d'ondes que le réalisateur. Le plus difficile dans notre métier est d'avoir une vision précise du film que l'on veut faire.

O.D. : Notre travail est de faire en sorte que cette vision reste convergente pendant le tournage et le montage. Mais Laurent est un homme de convictions et quand il a une idée, il la suit jusqu'au bout. C'est quelqu'un de très fiable artistiquement ET économiquement. C'est important pour un projet de cette envergure.

M.M. : Nous savions également que Laurent et Grégoire sauraient apporter une vision différente, leur vision d'Astérix, tout en restant fidèle à l'esprit de l'oeuvre d'origine.

Que représente *Astérix* pour vous ?

M.M. : Pour un producteur, c'est une sorte de bâton de maréchal car en dehors de *James Bond*, *Astérix* est la plus importante franchise en Europe. Cela représente des budgets très lourds et d'importants enjeux commerciaux. Mais nous avons aussi découvert que ce héros génère beaucoup d'excitation, de passion, voire de folie chez les partenaires financiers, les acteurs, les distributeurs.

O.D. : Quand on parle d'Astérix, tout prend des proportions énormes. Or dès le début, nous voulions être raisonnables et nous tenions à réhabiliter une image.

Un projet de cette envergure est inédit pour Fidélité, la maison de production que vous représentez...

M.M. : En effet, avec son budget de 61 millions d'euros, ce film est de loin notre plus gros projet. D'autant que c'est la première fois qu'*Astérix* est produit par un producteur indépendant. Autrement dit, en cas de dépassement de budget (il n'y en a pas eu), de sinistre ou d'échec commercial, nous prenons de gros risques.

La 3D s'est-elle tout de suite imposée ?

M.M. : Pas immédiatement. C'est le succès d'*Avatar* et de quelques films d'animations qui nous a mis la puce à l'oreille. Nous avons constaté que s'il y avait un film en France qui pouvait se comparer à de grands

divertissements populaires et familiaux américains, c'était bien *Astérix*. Nous devions alors nous mettre au goût du jour pour offrir au public le spectacle le plus complet. Par ailleurs, nous pensions que la 3D permettrait de rendre plus vivant le trait d'Uderzo et se prêtait très bien à l'adaptation d'une BD.

O.D. : Ce sont aussi les distributeurs étrangers qui nous y ont poussés. Après avoir distribué les trois premiers films, ils attendaient un plus.

M.M. : Il a donc fallu adapter le budget parce qu'un film en 3D coûte entre 10 et 15% plus cher qu'un film en 2D. Car cela a un impact sur le temps de tournage, les équipes, le matériel, la post-production, les effets spéciaux.

O.D. : Et pour ne pas se jeter au dernier moment dans l'inconnu, nous avons fait des essais. Pendant une journée, nous avons tourné avec des doublures en costume pour évaluer le travail et constater son rendu. Nous nous sommes ainsi aperçus que la caméra 3D est si lourde qu'elle nécessite en permanence la présence d'une grue pour la porter. Un détail qui fait perdre du temps, empêche la multiplication de plans… Mais comme les essais étaient très concluants, nous nous sommes lancés.

Avez-vous influencé le choix du casting ?

M.M. : Bien sûr. Pour un film qui a une vocation commerciale aussi forte, choisir des acteurs connus est une nécessité. Chose très rare, nous avons reçu beaucoup de candidatures spontanées de la part des acteurs. Mais deux grandes questions se sont posées. La première concernait Astérix et Obélix. Dans le rôle du second, Gérard Depardieu nous semblait être une évidence mais un contrat d'exclusivité le bloquait. Cela a été une longue bataille pour que Gérard puisse se libérer…

O.D. : … Mais ce n'était pas vain. Je ne vois pas quel acteur aurait pu le remplacer. Il n'est pas né celui qui pourra incarner Obélix aussi bien que lui ! Ensuite, il a fallu trouver un Astérix. Si nous n'avions pas immédiatement pensé à Edouard Baer, l'idée germait dans la tête de Laurent Tirard depuis longtemps. En fait, il avait écrit les dialogues en pensant à lui. Lorsque nous les avons mis ensemble à l'essai, c'était une évidence : le duo fonctionnait merveilleusement bien.

M.M. : Et la deuxième question concernait les personnages anglais. À l'origine, nous voulions prendre des acteurs britanniques pour interpréter Jolitorax, Miss Macintosh et Ophélia. Mais on s'est aperçu au casting qu'avec des accents trop prononcés, ça ne marchait pas. On perdait la saveur des dialogues, le sens de la comédie et l'esprit un peu absurde de Goscinny. Laurent a alors proposé de faire prendre à certains acteurs français un accent anglais.

O.D. : Ce n'est pas évident de faire accepter cela aux spectateurs mais le talent des acteurs l'emporte. Quand Catherine Deneuve prend l'accent britannique et la couronne de la Reine d'Angleterre, on y croit vraiment !

Où avez-vous tourné ?

M.M. : Toutes les scènes de pleine mer ont été réalisées à Malte. Pendant dix jours, nous avons investi une piscine à débordement spécialisée pour ce genre de plan. La plupart des extérieurs ont été tournés en Irlande, pendant un mois. Mais l'essentiel (Londinium, le stade de rugby, la maison de la Reine, les villages bretons, gaulois et toutes les scènes d'intérieur) s'est fait en Hongrie. Après, grâce aux effets spéciaux, on peut incruster aux scènes de comédie des paysages ou des horizons captés ailleurs.

O.D. : Nous avons fait beaucoup de repérages pour savoir où l'on mettait les pieds. Choisir un lieu de tournage est aussi difficile que caster un acteur : on n'a pas droit à l'erreur. Il faut que le pays soit stable économiquement, qu'il ait des infrastructures et que la main d'œuvre locale soit efficace.

Quel rôle jouiez-vous sur le tournage ?

M.M. : En tant que producteur, nous n'avons pas de rôle précis à jouer sur le plateau. On vérifie que tout va bien. Si c'est le cas, nous sommes plus utiles à Paris où nous avons le recul nécessaire pour voir les images, car nous ne savons pas dans quel contexte elles ont été tournées. La seule question est alors de savoir si ça fonctionne ou pas.

O.D. : Nous nous relayions chaque semaine sur le plateau mais regardions les rushs ensemble de façon à se mettre d'accord avant d'en parler au réalisateur.

M.M. : Mais comme nous sommes des producteurs proches de la fabrication, que nous étions présents au moment de l'écriture, nous n'avons pas eu beaucoup de surprises car la structure, on le savait, était solide : il y avait une vraie histoire et de vrais personnages. Laurent et Grégoire ont une parfaite maîtrise du scénario. Leur travail est toujours intelligent.

Le film était-il monté simultanément ?

O.D. : Oui, et cela dès le premier jour de tournage. Un trio se forme alors entre producteurs, metteur en scène et monteur.

M.M. : Cela nous permet de voir tout de suite si ce qu'on a tourné fonctionne et s'il ne manque pas de plans. Cela nourrit la réflexion du metteur en scène et des équipes et permet de perdre moins de temps après. Mais c'est aussi un travail délicat car à ce moment-là, vous pouvez faire un mauvais film ou un très grand film !





ISABELLE MAGNAC, GÉRANTE DES ÉDITIONS ALBERT RENÉ

Quelle est l'importance d'Astérix dans le groupe Hachette ?
Astérix est une institution, une œuvre patrimoniale, intemporelle créée par un duo de génie : René Goscinny et Albert Uderzo. C'est une œuvre chargée de valeurs humaines et universelles qui représente beaucoup pour le Groupe Hachette. Nous gérons aujourd'hui les droits complets d'Astérix et sommes donc les garants de l'image des personnages. Et c'est dans ce respect que nous travaillons, en étroite collaboration avec Albert Uderzo et Anne Goscinny, aux développements de projets qui servent la série, portent les personnages et assurent leur pérennité. Astérix est à l'origine de beaucoup de vocations et inspire de nombreux artistes. Aussi les idées sont aussi nombreuses que diverses. C'est donc avec beaucoup d'attention que nous affinons nos choix.

Pourquoi avez-vous choisi Laurent Tirard ?
La vision de Laurent pour ce film a tout de suite créé l'enthousiasme de tous. Le choix des albums était audacieux ; l'album des Bretons est beaucoup basé sur les jeux de mots et le mouvement dans les images. Celui des Normands, qu'il voulait y associer, propose un univers radicalement différent du premier. Laurent et Grégoire ont réussi à mêler l'intrigue de l'un et de l'autre en créant une histoire tout à fait nouvelle, tout en gardant les scènes cultes des 2 titres. Leur scénario était à nos yeux le meilleur pour servir Astérix. D'autres projets bien sur nous ont été soumis mais celui de Laurent s'est imposé à nous. L'écriture était intelligente. Il remettait le duo des personnages principaux en avant et leur donnait un contenu, développait leur personnalité et les rendait importants dans l'intrigue. Et c'est justement ce que nous recherchions.
Marc et Olivier, par ailleurs, qui portent le projet de Laurent avaient pour eux une très grande réputation de sérieux, de rigueur et de professionnalisme qui nous ont semblé clés sur un projet de cette envergure. Ils se sont d'ailleurs montrés à la hauteur de l'enjeu et ont réussi à sortir à l'heure et dans le budget initial un projet particulièrement difficile.
Enfin, et c'est pour nous le plus important, Albert et Anne se sont immédiatement enthousiasmés pour le projet et sentis totalement en confiance avec l'équipe.

Quels sont les autres projets pour Astérix ?
Il y a beaucoup de projets en cours car Astérix permet cette diversité et les idées de belle envergure.
Bien évidemment, la nouvelle existe depuis quelques temps déjà, nous travaillons à la sortie du 35e album des aventures d'Astérix le Gaulois. Pour la première fois, Albert Uderzo, qui n'est jamais très loin au demeurant, aura travaillé avec un scénariste, Jean Yves Ferri (*De Gaulle à la plage* et *Retour à la terre*) et un autre dessinateur que lui. C'est un album très attendu de nos lecteurs et un immense défi pour le Groupe Hachette.
Par ailleurs nous travaillons en ce moment au développement d'un dessin animé long métrage en 3D en collaboration avec M6 Studio. C'est un grand projet autour de l'album du *Domaine des Dieux*, porté par des créateurs de talent qui ont fait leurs armes dans les plus grands studios américains et qui veulent démontrer que l'on peut en France aussi produire des projets extrêmement ambitieux.
Et naturellement, nous réfléchissons déjà à la suite des aventures d'Astérix au cinéma. Car de voir - et de revoir - ce film de Laurent ne peut que nous donner l'envie de continuer l'aventure audiovisuelle d'Astérix.





JOSÉPHINE DEROBE, SUPERVISEUR RELIEF

Astérix et Obélix : au Service de Sa Majesté est dédié à votre père. Qui était-il ?

Alain Derobe était un grand technicien de l'image avec le savoir faire et l'ingéniosité d'un artisan ; à la fois chercheur, constructeur et artiste. Il a été chef opérateur plus de trente ans en longs-métrages, publicités, documentaires. Sa passion de l'image, son goût pour la recherche et le développement l'ont emmené, il y a plus de vingt ans, dans les sentiers encore peu explorés et exploités des formats spéciaux. D'abord l'Imax et le 360° (système de 9 caméras) notamment pour le Futuroscope, puis la prise de vue stéréoscopique (3D). Il a été l'un des premiers à développer une méthode (Natural Depth), pour la prise de vue stéréoscopique et créer en même temps le matériel qui puisse nous permettre de tourner avec deux caméras. C'est une grande chance humainement et professionnellement, d'avoir travaillé à ses côtés ; avec notre équipe : Thierry Pouffary, Hugo Barbier et Jean Chesneau, nous partageons la même philosophie du relief, le même enthousiasme pour faire évoluer notre métier et explorer les multiples possibilités que ce médium peut offrir artistiquement.

Était-ce pour vous une évidence de prendre sa succession ?

Je ne me suis pas posée la question, comme Astérix et Obélix, je suis au service de Sa Majesté !
Nous nous étions tous beaucoup investis, il fallait finir le film en restant fidèle à l'intention relief qui avait été mise en place par Laurent Tirard et Alain. J'ai assisté à la pré-production, au début de la post-production et passé plus de 5 mois à faire les réglages relief de l'équipe principale durant le tournage. C'est un véritable atout durant les étapes de post-production car on connaît les réglages, les intentions du réalisateur, du chef opérateur et les problématiques que nous avons pu rencontrer pendant le tournage. Cela fait gagner un temps précieux lorsqu'il faut collaborer durant plusieurs mois avec les départements : montage, laboratoire, étalonnage, effets spéciaux.

En quoi consiste la « méthode Derobe » (« méthode convergente à la française ») ?

Pour être cohérent par rapport aux intentions de mise en scène, tout en respectant un relief qui ne fasse pas mal à la tête, le stéréographe doit changer les réglages des deux caméras entre les plans - souvent même pendant la prise de vue - en fonction de ce qui se passe dans l'image : avant-plan, arrière fond, actions des personnages, mouvement, lumière…
Historiquement, la plupart des stéréographes pensaient qu'il fallait reproduire entre les caméras le même écartement que nos yeux, en fixant leur distance à 6,5cm. Avec cet écart fixe entre les deux objectifs, la seule possibilité de changer les réglages reliefs étaient de leur donner plus ou moins d'angulation (au tournage ou en post-production), ce qui obligeait souvent les yeux des spectateurs à diverger (responsable de maux de tête) et générait de véritables incohérences scénographiques.
Alain fut longtemps le seul à défendre l'idée que la variation de l'écartement entre les caméras, avec une angulation ajustée et peu modifiée était la clé pour respecter le confort visuel des spectateurs en toute circonstance et donner plus de latitude au stéréographe.

Il a développé une méthode qui porte le nom de « Natural Depth » qu'il faisait évoluer au fur et à mesure de ses recherches et de nos expériences sur les films. La méthode se base sur deux principes fondamentaux : - une recherche sur la psycho physiologie visuelle - qui permet de connaître les principes de la stéréoscopie et le comportement visuel humain afin de respecter le confort oculaire des spectateurs et d'obtenir une bonne 3D restituée sur un écran plat. Cette méthode a pour finalité : une utilisation optimum de la 3D au service d'un langage cinématographique.

Les images de *Pina* ont convaincu Laurent Tirard. Qu'avaient-elles de particulier ?

En explorant une autre grammaire cinématographique, le relief peut offrir bien plus que du spectaculaire. L'image que nous créons en 3D n'est pas la reproduction à l'identique de la réalité que nous percevons mais bien une interprétation qui nous donne la possibilité de jouer avec l'espace (en profondeur et en avant de l'écran) et le volume de chaque chose. C'est donc un médium merveilleux pour le metteur en scène qui peut ajouter la scénographie à sa palette ; le relief a aussi un pouvoir immersif et émotionnel fort, et ça, Wim Wenders l'a parfaitement compris. La 3D de *Pina* n'est ni gadget, ni gratuite ; le réalisateur avait fait le choix de ce médium pour essayer de rendre à l'écran tout l'art de Pina Bausch et de ses danseurs sur scène. Une technique doit se mettre au service d'un propos artistique et je crois que pour *Pina* c'est le cas.

Que vouliez-vous faire pour *Astérix* ? Quelles étaient vos références ?

Certains plans, « très BD, gag », se prêtaient parfaitement aux effets de relief mais ils restent assez anecdotiques dans le film. Notre travail a été principalement de mettre en présence et en valeur les personnages du film, en les accompagnant au fur et à mesure de leur épopée. Pour notre équipe, il était important de comprendre surtout l'univers du réalisateur et scénariste : son ton, sa patte, sa filmographie et surtout ses intentions quant à l'adaptation de la bande dessinée à l'écran. Les deux héros retrouvent une véritable place de choix, en osant aborder des facettes de leur personnalité qui n'existent pas dans la BD. L'univers et l'humour d'Uderzo et Goscinny sont respectés mais audacieusement revisités par le scénario qui offre une fine comédie ; il fallait donc que le relief suive la même direction.

Qu'y-a-t-il de formidable avec un tel sujet ?

C'est un beau challenge de pouvoir travailler sur la mise en volume et en profondeur d'une bande dessinée dont certains codes artistiques sont très différents de ceux de la 3D. En même temps, envisager un film relief à partir d'une BD nous donne aussi une vraie liberté car c'est un univers que le spectateur accepte de fait comme étant irréel ; nous pouvons donc nous permettre plus de choses, en jouant beaucoup plus sur les espaces, les volumes, les échelles des personnages et des décors que sur un film réaliste.

Comment avez-vous travaillé ?

Il y a eu des lectures 3D du storyboard afin d'aborder artistiquement les intentions du réalisateur et élaborer techniquement la faisabilité des plans : mise en scène, image, machinerie, effets spéciaux VFX et SFX, montage.
Sur le tournage, pour l'équipe de stéréographes, nous étions trois en permanence : Alain Derobe supervisait les deux unités principales dans une caravane que TSF avait aménagée spécialement pour le film ; ce qui lui permettait d'avoir un retour image des deux équipes, grâce au datamanager. Il y avait un stéréographe responsable des réglages reliefs par équipe qui travaillait en étroite collaboration avec la mise en scène, le chef opérateur et l'équipe caméra. Il est arrivé plusieurs fois qu'il y ait trois à quatre unités de tournage en même temps : équipe principale, seconde équipe pour les effets spéciaux, équipe en vues aériennes, sous-marines…
De retour du tournage, Alain avait commencé la supervision des différentes étapes de post-production ; après sa disparition, j'ai pris le relais jusqu'à la dernière étape de l'étalonnage relief qui se fait après validation du montage et des plans effets spéciaux.

Combien de personnes ont travaillé sur la 3D de ce film ?

Toute l'équipe technique et les acteurs ont travaillé sur la 3D de ce film !
Faire un film en relief implique une préparation, un tournage, un montage et une post-production différents et souvent plus complexes qu'un film classique. Chaque corps de métier est concerné par la 3D car elle implique d'autres codes et d'autres façons de faire qu'un film traditionnel et c'était une première pour la plupart de l'équipe et des prestataires.
Et même si les technologies et le matériel évoluent très vite pour nous faciliter la tâche, le relief implique souvent d'être capable de s'adapter et de créer des prototypes en machinerie et matériel caméra, idem pour les logiciels, les workflows en montage et en post-production, ce qui implique que les départements clés dans le processus d'un film aient la souplesse de travailler sans filet.

Quelles ont été les principales difficultés ?

En pré-production, envisager son film en 2D ou en 3D induit un langage cinématographique différent. Et pour l'instant, la double diffusion d'un film en 2D/3D complique les choses et oblige souvent à faire des compromis. Il est donc très important de pouvoir intégrer le relief dès le processus de création pour que chaque département, créatif et technique, puisse avoir le temps de comprendre la 3D, intégrer ce qu'elle peut apporter artistiquement et aussi anticiper les changements que cette technique induit par rapport à un film traditionnel. Il y a eu des tests, en véritable condition de tournage, mais toute la phase de pré-production : storyboard, scénario, élaboration des décors, des costumes… était déjà très avancée lorsque l'équipe relief a été intégrée. La phase de création était donc plutôt établie en 2D, ce qui était assez délicat pour la 3D, vue l'ampleur du film. Heureusement la souplesse et l'ouverture d'esprit de Laurent Tirard et de l'équipe technique nous ont permis de trouver un terrain de communication pour travailler ensemble dans de bonnes conditions.
Sur le tournage, les conditions météorologiques nous ont parfois malmenés et serez-vous surpris si je vous dis que c'était surtout en Irlande…
À l'étape de la post-production, la fermeture de Duboi a rendu le travail plus difficile car plusieurs mois ont été perdus et il fallait sortir le film à la même date.
Le Laboratoire Digimage, qui a remplacé Duboi, a fait l'effort de s'équiper d'un matériel d'étalonnage réellement adapté (Mistika) au besoin d'une post-production relief de cette envergure. Personnellement, j'ai été impressionnée par l'incroyable énergie des personnes impliquées en post-production : montage, laboratoire, étalonnage couleur et 3D malgré l'urgence et les nombreuses difficultés.

Comment trouvez-vous le résultat ?

À l'image du réalisateur et du scénario : singulier, audacieux et plein d'humour.



LiSTE ARTiSTiQUE

Gérard Depardieu	**OBÉLIX**
Edouard Baer	**ASTÉRIX**
Guillaume Gallienne	**JOLITORAX**
Vincent Lacoste	**GOUDURIX**
Valérie Lemercier	**MISS MACINTOSH**
Fabrice Luchini	**JULES CÉSAR**
Catherine Deneuve	**REINE CORDELIA**
Charlotte Le Bon	**OPHÉLIA**
Bouli Lanners	**GROSSEBAF**
Dany Boon	**TÊTEDEPIAF**
Atmen Kelif	**PINDÉPIS**
Jean Rochefort	**LUCIUS FOUINUS**
Gérard Jugnot	**CAPITAINE PIRATE**
Luca Zingaretti	**GÉNÉRAL**
Filippo Timi	**DÉCURION PATROUILLE**
Niccolo Senni	**MEGACURSUS**
Neri Marcore	**DÉCURION PATROUILLE**
Tristan Ulloa	**CLAUDIUS LAPSUS**
Javivi Gil	**BOURREAU**
Götz Otto	**YADUTAF**
Avec la participation des	**B.B. BRUNES**



LISTE TECHNIQUE

Réalisateur	**Laurent Tirard**
Scénario	**Laurent Tirard** et **Grégoire Vigneron**
D'après l'œuvre de	**René Goscinny** et d'**Albert Uderzo**
Image	**Denis Rouden** - AFC
Montage	**Valérie Deseine**
Son	**Éric Devulder**
Montage Son	**Marc Bastien**
Mixage	**Thomas Gauder**
Stéréographie	**Alain Derobe**
Décors	**Françoise Dupertuis** - ADC
Créateur Costumes	**Pierre-Jean Larroque** - AFCCA
Musique Originale	**Klaus Badelt**
1er assistant réalisateur	**Thierry Mauvoisin** et **Matthieu de la Mortière**
Casting	**Antoinette Boulat** - ARDA
Régie	**Sina Frifra**
Superviseur des Effets Visuels	**Kevin Berger**
Réalisateur 2e équipe	**Alan Corno**
Directrice de post-production	**Susana Antunes**
Directeur de production	**Sylvestre Guarino**
Productrice Exécutive	**Christine de Jekel**
Produit par	**Olivier Delbosc** et **Marc Missonnier**
Coproduit par	Cinetotal KFT - Lucky Red S.r.l - Morena Films France 2 Cinéma - France 3 Cinéma Saint Sébastien Froissart
Producteur Associé	Les Éditions Albert René
En association avec	Wild Bunch
Avec la participation d'	Orange Cinéma Séries et France Télévisions
Ventes Internationales	Wild Bunch



